

# ROCK in BERLIN



"Die Haut" :  
une Allemagne de  
parodie dans des  
gestes  
caricaturaux,  
une musique  
violemment  
déstructurée.

Le monde de la musique  
nov. 82

**I**l y a des lavabos empilés dans un coin ; sur les murs, des graffittis et de lourdes canalisations rouillées entremêlent leurs arabesques ; un tas d'immondice trône au milieu de la cour et des herbes folles poussent entre les pavés dis-joints. Avec la pluie qui tombe depuis le matin sans interruption et la nuit qui s'installe, l'ensemble prend un tour inquiétant, vaguement postapocalyptique.

Kreuzberg, à la limite de Berlin-Ouest, bordé tout en son nord par le fameux Mur, était avant guerre un quartier prospère. Depuis la fin des années soixante, ce n'est plus qu'un cul-de-sac, le quartier des « immeubles occupés » — autrement dit des « squatts » —, celui des marginalités sociales et des laissés-pour-compte : populations immigrées, turques à majorité, attirées par le Miracle allemand ; punks « hardcore » en cuir clouté et les cheveux dressés sur la tête ; skinheads plus vrais que nature et vieux babas en sandales et tuniques indiennes, comme au bon vieux temps. Le plus étonnant, d'ailleurs, c'est que toutes ces « tribus » se côtoient apparemment sans agressivité. Kreuzberg est bien le seul quartier au monde où l'on puisse voir des skinheads au crâne rasé parler tranquillement avec des hippies aux cheveux longs...

J'étais venu à Kreuzberg pour rencontrer dans un café « Die Tödliche Doris » (littéralement, la « Doris Mortelle », mais aussi un jeu de mots sur l'héroïne, Doris pouvant se confondre phonétiquement avec « Dossi » : la « Dose mortelle »), un des groupes les plus « underground » de Berlin et les leaders d'une nouvelle tendance, et puis, apprenant qu'ils devaient répéter, je les avais suivis dans ce squatt où ils occupent un petit studio dans les caves. Passée la porte, tout est propre et en ordre, mais l'équipement, de mauvaise qualité et minimal, sent la crise : deux guitares écaillées, une batterie déginglée, un vieux magnétophone et des « instruments » bizarres qu'ils ont construits eux-mêmes, dont le moins original n'est pas cet « os électrifié » que Wolfgang Müller, chanteur et âme pensante du groupe, brandit devant moi pour la plus grande joie de ses acolytes. Tous les groupes débutants du monde sont fauchés ; ceux de Berlin sont pauvres...

Pour tout dire, Wolfgang et ses amis étaient plutôt réticents à l'idée que j'assiste à une de leurs répétitions. Ils avaient peur que je sois déçu ou que je ne comprenne pas bien. Car, « Die Tödliche Doris » ne « répète » pas à proprement parler. Avec